



Il a fait très froid aujourd'hui dans la montagne. C'est le temps des *calandras*¹ et il me semble qu'on entre dans le mois de février. Nous allons donc avoir un mauvais mois. Mais en fait on ne peut même plus se fier au temps. Ça a tellement changé... Presque autant que la vie elle-même. « En février chaque herbe fait son pied », disait un dicton qui nous convenait dans le temps, car ce qu'on a maintenant c'est comme un froid de décembre d'il y a trente ans.

Faut dire que les choses d'autrefois ne conviennent que pour autrefois. Maintenant tout est différent, et moi ça fait un bon moment que j'en suis resté à autrefois, au bon vieux temps. Normal : avec presque un siècle sur les épaules, les nouveautés ne me disent plus grand chose.

Qu'est-ce qu'il a fait froid aujourd'hui. Il a bien dû geler toute la journée ; ça ne s'est même pas radouci à midi, au moment où a pointé un petit bout de soleil craintif.

Quoique... je pense que tout ça ne me fait plus rien, ni le froid, ni le chaud, ni la glace, ni même la foudre si elle tombait. J'ai enduré tant d'hivers et tant d'étés et tant de suées et de printemps et d'automnes, les uns derrière les autres, que c'est dans cette succession que ma vie a suivi son cours.

Je suis né et je suis mort à chaque saison avec la terre en même temps que nos cultures : les voir pousser, monter en herbe,

¹ *Calandras* : Selon une ancienne croyance, on prédisait dans les Pyrénées le temps qu'il allait faire sur une année en observant minutieusement la lune, les variations atmosphériques et le mouvement des nuages sur douze jours entre le 26 décembre et le 6 janvier, correspondant à chacun des douze mois de l'année qui allait suivre. Dans certaines régions de France on connaît un procédé similaire sous le nom de « cycle des douze jours ».





mûrir, et alors les moissonner, biner les champs, et préparer la terre pour de nouvelles semences, et revenir au même point où les choses naissent pour mourir ensuite. Et c'est pareil pour les hommes. Tout est une question de temps.

Et comme il est mystérieux, ce temps qui a apporté et emporté tant et tant de gens que j'aimais bien et qui avaient mon âge, alors que moi je suis là à tenir le coup et à attendre, comme si j'étais un vieux croûton de cette époque-là... Pareil à ces oliviers si grands, au tronc si dur, qui ne donnent presque plus d'olives, mais qui ont des souches avec des racines qui doivent s'enfoncer bien profond. C'est peut-être à cause de ça, parce qu'ils sont aussi d'une époque qui s'en est allée, que je me sens si bien et en si bonne compagnie près de ces oliviers, assis sur leurs troncs.

... Qu'est-ce qu'on est bien, blotti au coin du feu lorsque le froid devient mordant. Quel plaisir, en rentrant des champs transi et épuisé par le froid, de s'asseoir sur le banc tout près de l'âtre à regarder les flammes danser pendant qu'on se réchauffe.

Et c'est alors, au moment où lentement je commence à ne plus avoir froid que je revois ma femme, qui n'est plus que son fantôme et son souvenir, assise sur sa petite chaise en osier, sur sa même petite chaise de toujours, attisant le feu pour faire bouillir la marmite pour le dîner, ou filant avec son fuseau et sa quenouille avant de tisser. Pauvre Fineta ! Depuis qu'elle s'en est allée pour toujours, ça va bientôt faire cinq ans, tous les jours et à chaque instant je me souviens d'elle, car n'importe quel coin de la maison ou n'importe quelle circonstance me la remettent en tête.

Ça fait si longtemps que nous nous sommes vus pour la première fois que j'ai l'impression que c'était dans une autre vie. Je savais, moi, que j'allais faire la connaissance de celle qu'on avait décidé de me donner pour femme, et je n'en menais pas large du tout. J'avais passé les derniers jours à imaginer comment serait cette jeune fille et à réfléchir sur ce qu'il conviendrait de lui dire pour lui paraître bien élevé et tenter de lui plaire. Et quand je l'ai vue je l'ai trouvée bien jolie : robuste, et le teint frais, que





c'était un plaisir de la regarder, et plutôt réservée dans ses paroles. Quoique, avec les années elle a su révéler son caractère, et Dieu sait si elle en avait ! Autant qu'il en fallait, je crois, car que serait devenue une femme sans caractère pour tenir une maison ?

Ce que je me rappelle bien, c'est que ces premières rencontres étaient bien embarrassées, ma foi. Nous étions tous les deux fort timides, sans savoir quoi nous dire, à parler de la pluie et du beau temps ou de bêtises comme ça. Nous nous sommes vus deux ou trois fois ainsi et hop ! c'était parti pour le mariage. Enfin. Dans le temps c'est comme ça qu'on s'épousait. Je me rappelle que quand ils ont décidé que nous allions nous marier (les parents bien sûr, les fiancés dans cette affaire n'avaient pas trop leur mot à dire), c'était vers le printemps, et qu'ils ont fixé tout de suite la noce pour les environs de la Saint Michel. Deux jours avant la noce, nous sommes allés, mon père, mon frère Emilio et moi au village de Fineta, qui est à une journée de marche, pour commencer les préparatifs. La veille, tous les autres parents sont arrivés, et le lendemain après-midi nous nous sommes mariés. Ensuite, au lever du jour, nous avons pris la mule et une petite ânesse blanche que nous avions, nous les avons chargées avec le trousseau de Fineta, et allez ! en route pour notre maison. Pour l'époque, ils l'ont dotée d'un bon trousseau : une machine à coudre, et un coffre plein de linge de maison, de jupes, de jupons et de vêtements de femme. Fineta s'est révélée fort travailleuse, et elle m'a aidé à faire tourner la maison et à tirer les enfants d'affaire pendant les années de guerre, quand les gens manquaient de tout.

... Pourquoi faut-il que je me rappelle sans cesse tout ce qui est arrivé ? C'est comme si vivre maintenant, c'était revoir tout ce que j'ai déjà vécu. Et c'est ce que je fais, et c'est à ça que je passe mon temps depuis que je suis vraiment tout seul. En plus, je me rappelle les choses sans savoir ni d'où ni pourquoi elles me viennent. À l'instant je me rappelais le temps de mon mariage et Fineta... Ha ! Et la première fois que nous avons dû coucher ensemble. Je ne sais pas lequel des deux était le plus mal à l'aise, parce que nous nous sommes mis chacun d'un côté du lit, le plus





loin possible l'un de l'autre. Par la suite, et peu à peu, en vivant tous les jours ensemble, toutes ces timidités se sont effacées, et après cinquante et quelques années à vivre sous le même toit, et après tant de peines et d'efforts partagés, il s'était forgé une bien grande estime entre nous. Au point que, lorsqu'elle est morte, la pauvrete, je suis resté si désemparé que j'aurais voulu mourir aussi avec elle.

... Et dire qu'elle serait ici maintenant, assise avec moi devant ce feu qui semble le même que celui d'autrefois, les mêmes flammes rouges, les mêmes étincelles, la même lueur qui éclaire la cuisine, qui était déjà enfumée et noire autrefois, mais si chaude et où il faisait si bon d'être... Tout, tout est pareil, mais sans Fineta et sans personne. Je me suis retrouvé pour ainsi dire seul entre ces montagnes, seul dans ce village presque dépeuplé, et seul dans cette grande maison vide. Et je dis « pour ainsi dire seul » parce qu'il y a encore ici Quinón de la maison Bayle, et Pacón et Marieta de la maison Coma, tous les trois presque aussi vieux que moi ; il me semble même que Quinón a deux années de plus. Ils tiennent le coup ici, je pense, parce qu'ils n'ont presque plus personne ailleurs ou, comme moi, parce qu'ils sont trop têtus pour vouloir partir.

Et c'est sûr que nous, les quatre pelés restés encore au village, on pourrait se tenir compagnie plus qu'on ne le fait, mais quand on se retrouve, qu'est-ce qu'on peut bien se dire ? À quoi bon ruminer ce que nous savons tous et que nous portons en nous comme une malédiction ? Nous nous sommes donc habitués (ou mieux, nous nous sommes résignés, car s'habituer à voir mourir son village et sa vie, ça, jamais personne ne s'y habitue) à être seuls et chacun se débrouille comme il peut chez lui. Si à certains moments il y a un accident, comme lors de cette tempête où le vent a abattu un noyer sur l'écurie de Bayle, alors là, oui, nous y sommes tous allés pour aider à la réparer. Mais sinon, chacun de nous se ronge de vieillesse et de solitude.

Et puis, nous qui sommes restés, pas sûr qu'on était de bons voisins ! Tout ça, ça fait déjà un bout de temps, mais il me semble

